



HAL
open science

AMIDA 3 “ ’Επιφάνεια... κατ’ Ἐβγριν ” : une fondation hellénistique a amida ?”

Martine Assenat, Antoine Perez

► To cite this version:

Martine Assenat, Antoine Perez. AMIDA 3 “ ’Επιφάνεια... κατ’ Ἐβγριν ” : une fondation hellénistique a amida ?”. *Anatolia antiqua = Eski anadolu*, 2013, XXI, pp.159-166. <hal-04608825>

HAL Id: hal-04608825

<https://hal.science/hal-04608825v1>

Submitted on 11 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

ANATOLIA ANTIQUA ESKİ ANADOLU

XXI



INSTITUT FRANÇAIS D'ETUDES ANATOLIENNES GEORGES-DUMEZIL
CNRS USR 3131

DE BOCCARD
2013

Martine ASSENAT et Antoine PEREZ*

AMIDA 3

“ ’Επιφάνεια... κατά Τίγριν ” :

UNE FONDATION HELLENISTIQUE A AMIDA ?

Dans une étude portant sur les fondations de cités en Arménie méridionale sous les Séleucides, Marie-Louise Chaumont a émis l'hypothèse d'une attribution à Amida du titre d'*Epiphaneia* par le roi éponyme Antiochos IV (175-163 av. J.-C.)¹. C'est à l'occasion de la campagne arménienne qui devait préluder à sa grande expédition orientale de l'année 165-164 que le souverain aurait pu gratifier la ville de cette épithète qui, à ce qu'il semble, ne connut aucune postérité.

Il apparaît qu'un document de premier ordre – à notre connaissance jamais allégué – pourrait contribuer à asseoir la conjecture de l'éminente arménologue.

D'AMED(I) A AMIDA : UN HIATUS DE DOUZE SIECLES

Il est peu de dire que l'histoire d'Amida souffre d'un certain déficit historiographique. L'identification d'un théâtre de type romano-italique² nous a récemment conduit à reconsidérer le passé antique de la métropole byzantine de la Mésopotamie, un passé sans nul doute plus riche et plus complexe que ne le donnait à croire un dossier littéraire imparfaitement apprécié³.

Un mot sur l'état de nos connaissances. Marche septentrionale du royaume du Mitanni, aux XV^e-

XIII^e s. av. J.-C., Amida apparaît pour la première fois dans les sources littéraires sous le nom d'*Amed(u)*, comme la capitale du Bit-Zamani, une principauté araméenne, en 866 av. J.-C.⁴. Conquise par les Assyriens, elle est mentionnée dans les chroniques royales sous le nom d'*Amed(i)* en 800. Elle est alors la résidence d'un gouverneur⁵. S'ensuivent douze siècles d'anonymat total, jusqu'à sa réapparition dans un morceau d'anthologie de la dernière littérature païenne, les *Res Gestae* d'Ammien Marcellin : l'historien relate le siège puis la chute de la ville – désormais *Amida* – sous les assauts de Sapor II, au temps de Constance II⁶.

Ce vide documentaire – relatif, comme on va le voir – a conduit les rares chercheurs qui se sont intéressés à l'histoire d'Amida à considérer la ville comme un fortin assez ordinaire sur le Haut-Tigre⁷, jusqu'à ce que Constance II en fit une forteresse “*redoutable aux ennemis*” dans les années qui suivirent la fin de son Césariat (337 ap. J.-C.)⁸, après que cette dernière eût été dévastée par une expédition perse⁹. On a montré dans une précédente étude qu'il fallait reconnaître l'existence de la ville en tant que *ciuitas* au moins à l'époque des Sévères, soit plus d'un siècle avant l'attestation des *Res Gestae*. Il est fort probable aujourd'hui que l'on dût remonter jusqu'à l'époque hellénistique.

*) Université Paul Valéry - Montpellier III, Laboratoire CRISES.

1) Chaumont 1993 : 434-436.

2) Assénat et Pérez 2012a.

3) Assénat et Pérez 2012b.

4) Eberling *et al.* 1922 ; Szuchman 2009.

5) Glassner (éd. et trad.) 2004 : 164 ; 169.

6) *Res Gestae*, XIX, 1-9.

7) Paschoud 1989 : 48.

8) Ammien Marcellin, *R. G.*, XVIII, 9, 1. Constance est envoyé par son père en Orient pour réorganiser la défense des frontières, à la veille d'une expédition d'envergure contre l'empire sassanide. C'est généralement cette action de Constance qui est considérée par nombre d'historiens comme l'origine de la fondation officielle de la cité : ainsi, A.H.M. Jones (1983 : 224) donne la date de 341 ap. J.-C. On ne commentera pas davantage ici les mentions de chronographes syriaques qui attestent, avec Ammien, la dévolution à Amida du nom même de Constance (sur quoi, cf. Assénat et Pérez 2012b : 41-44).

9) Selon Théophane le Confesseur (*Theophanis Chronographia*, éd. de Boor, Leipzig, 1883, T. I : 20. Mango et Scott 1997 : 34. Cf. nos développements dans Assénat et Pérez 2012b : 66 sq.

Déjà, un passage de Ptolémée fait question. On s'est souvent interrogé sur la mention par le savant alexandrin d'une πόλις sous le nom d'Αμμαία (*Ammaia*) en haute Mésopotamie, μέση χώρα, "à l'intérieur des terres"¹⁰. La latitude donnée pour la ville permet en effet de l'identifier avec vraisemblance à Amida, comme le suggèrent, après K. Baumgartner¹¹ et L. Dillemann¹², les derniers éditeurs de la *Géographie*¹³. Certes, la graphie *Ammaia*, portée par l'ensemble des manuscrits, est inattendue puisque, comme on l'a vu, le nom d'*Amed(u)/Amed(i)/Amida* est connu depuis les débuts de l'âge du Fer. Elle procède à l'évidence d'une contamination avec une autre *Ammaia*, située plus au Sud, sur le golfe persique, à la frontière de l'Arabie Déserte et de la Babylonie¹⁴. S'il est impossible de connaître l'origine d'une telle confusion¹⁵, il reste que la mention du géographe alexandrin permettrait d'attester l'existence de la ville avant le milieu du II^e siècle de notre ère, date de la rédaction de la *Géographie*¹⁶.

Mais la question se complique du fait que, enregistrant une situation politique de l'époque d'Hadrien, Ptolémée écrit son œuvre au moment où Amida ne peut pas – ou ne peut plus – être dans l'Empire, puisqu'on sait que le successeur de Trajan en ramena durablement les frontières orientales en deçà de l'Euphrate. Comme il est difficile d'affirmer que ce dernier consigna le nom – fût-il altéré – et la position d'une cité uniquement parce qu'elle aurait été promue

sous la très brève autorité de Trajan¹⁷, sa présence dans la *Géographie* doit s'expliquer tout simplement par l'existence ancienne de l'agglomération d'Amida.

Cela nous amène à la proposition de M.-L. Chaumont. C'est à bon droit selon nous que cet auteur a récemment proposé de faire de la ville une candidate possible à l'appellation d'*Epiphaneia* (*Ἐπιφάνεια... κατά Τήρριν*)¹⁸, cité fondée à l'époque séleucide par Antiochos IV, mais dont la localisation fait question.

Une nouvelle pièce, en effet, doit désormais être versée au dossier.

LA CHRONIQUE DE ZUQNIN

Dans le premier livre de la *Chronique de Zuqin*, ou Pseudo-Denys de Tell Mahré¹⁹, l'épitomateur syriaque anonyme mentionne la liste des fondations coloniales séleucides – selon l'ordre et dans le détail donné par les canons d'Eusèbe – que nous reprenons ici dans la traduction latine qu'en a livré J.-B. Chabot²⁰ :

"Anno 1712 [du calendrier d'Abraham = autour de 304], Seleucus has aedificauit urbes : Antiocham, et Laodiceam, et Seleuciam, et Apameam, et Edessam, et Halebum ; et Amidam mox aedificauit, et Pelam".

10) *Géogr.*, 5, 18, 10.

11) Baumgartner 1931.

12) Dillemann 1962 : 145.

13) Stückelberger et Grasshoff 2006 : 585. La reconstitution graphique que donne Dillemann (1962 : 145) du système de coordonnées dans la région montre que les positions relatives d'Ammaia, Singara et Nisibe sont à peu près conformes à la réalité, ce qui conforte l'identification d'Ammaia.

14) Selon la nomenclature de Ptolémée (5, 19, 14). On citera pour mémoire l'existence d'une troisième *Ammaia*, colonie de droit romain de la province occidentale de Lusitanie, connue de notre géographe (2, 5, 6) et de Pliny l'Ancien (*NH*, XXXVII, 24), et même d'une quatrième, en Tarraconaise (*Ammaia* dans *AE*, 1921, n° 6 à 9) : on peut raisonnablement les mettre ici hors de cause.

15) Ptolémée ou sa source ? Un manuscrit corrompu ayant donné naissance à une tradition fautive ?

16) Il est généralement admis que Ptolémée dresse un tableau de l'Empire autour du règne d'Hadrien. Sur quoi, Aujac 1993 : 16.

17) Elle aurait alors appartenu à l'une des éphémères provinces trajaniennes de *Mesopotamia* ou de "*Cappadoce, d'Arménie Majeure et Mineure*" (*CIL*, X [Antium], 8291). On ne discutera pas ici ce point complexe qui fera l'objet d'une prochaine publication.

18) Etienne de Byzance, *Ἐθνικά*, s.v. *Ἐπιφάνεια* (éd. Meineke), 1845 : 274. (98 : 154-155, désormais, dans l'éd. trad. de M. Billerbeck et Chr. Zübler, *Stephani Byzantii Ethnica*, Vol II, Berlin-New-York, 2011).

19) *Incerti auctoris Chronicon Pseudo-Dionysianum vulgo dictum I*, éd. et trad. latine de J.-B. Chabot, Louvain, *CSCO*, Vol. 121, 1949. L'œuvre avait en effet été d'abord attribuée par son inventeur, l'érudit J. Assemani, à Denys de Tell Mahré, patriarche jacobite d'Antioche entre 817 et 845 - un prélat connu comme historiographe - avant que François Nau (1896 : 321-327) et Theodor Nöldeke (1896 : 160-170) ne corrigent cette erreur d'attribution: la *Chronique* a été rédigée vers 775 par un moine anonyme du monastère jacobite de Zuqin, près d'Amida - peut-être Josué le Stylite si l'on suit les conclusions d'Amir HARRAK (1999 : 4-8). Proche d'une tradition grecque à laquelle elle emprunte matériau historique et mode de composition, elle constitue l'une des chroniques monastiques de tradition syro-occidentale les plus dignes d'intérêt (Débié 2009 : 18). Elle dérive, pour ce qui est de sa partie la plus ancienne qui nous intéresse ici, de la traduction syriaque d'un original grec, en l'occurrence les *Chronici Canones* d'Eusèbe de Césarée. Selon R.W. Burgess (Burgess et Witakowski 1999, avec le *stemma* : 132), la *Chronique* de Zuqin pourrait être issue pour partie d'un *epitome* syriaque de la dite traduction, hypothèse qui est encore discutée. Reste que l'assertion qui nous intéresse ici est absolument unique dans toute la tradition syriaque héritée de la chronique universelle d'Eusèbe...

20) I : 37, l. 31-33.

Ps. D. évoque ici Amida comme ayant été fondée “bientôt” ou “plus tard”, en tout cas de manière décalée (*mox*)²¹ relativement aux cités de la Tétrapole syrienne classique, telles que mentionnées par Eusèbe *apud* Jérôme²². Cette assertion constitue comme une incise²³ dans la liste d’Eusèbe, laquelle se présente en effet de la sorte :

“[119^e olympiade = années 304-301] *Seleucus Antiocham Laodiciam Seleuciam Apamiam Edessam Beroeam et Pellam urbes condidit. Quarum Antiochiam XII anno regni sui extrusit*”²⁴.

Les deux passages sont comparables, si ce n’est que le nom de Beroia (Alep) apparaît sous sa graphie syrienne *Haleb* chez le Pseudo-Denys. Cette identité n’étonne guère, puisque le chroniqueur syriaque reconnaît lui-même, pour la partie la plus ancienne de sa chronique, la dette qu’il a contracté à l’égard d’Eusèbe²⁵. La différence essentielle réside donc dans cette mention d’une fondation d’Amida, qu’aucune autre source n’atteste. C’est ainsi que chez l’un des plus fidèles compilateurs d’Eusèbe, Georges le Syncelle, lequel écrit une quarantaine d’années après le Pseudo Denys :

“... *Σελευχος Αντίοχειαν τὴν πρὶν ἀντιγονίαν ἐπέχτισεν ἰβ’ ἔτει τῆς Βασιλείας αὐτοῦ. ὁ αὐτος Λαοδιχειαν Σελευχειαν Ἀπαμειαν Ἐδεσσα Βέροϊαν Πέλλαν*”²⁶.

On voit bien que – nonobstant la mention de la fondation antérieure d’Antioche par Antigone le Borgne – les colonies séleucides sont données ici dans l’ordre strict d’Eusèbe/Jérôme, et qu’Amida n’y figure pas. Le Syncelle, à l’instar d’Eusèbe, ne semble pas avoir eu connaissance de la source – grecque ? syriaque ? – dont notre épitomateur anonyme fait état²⁷. Faut-il alors considérer que le moine de Zuqnin a ajouté Amida aux fondations séleucides par esprit de “chauvinisme” local, à la fin d’inscrire sa cité dans une prestigieuse hérédité ? Ou bien cette incise est-elle issue d’une tradition – écrite ? orale ? – qui s’était transmise à Amida²⁸ ? Ou bien encore, l’auteur a-t-il tout simplement utilisé une source non identifiée, indépendante de la liste canonique d’Eusèbe, en l’occurrence ces “...*divers renseignements...*” qu’il a “...*rassemblés de plusieurs endroits*”, comme il le précise lui-même dans une note éditoriale²⁹ ?

21) Selon André Binggeli (Section grecque et de l’Orient chrétien – IRHT-CNRS) qui a eu l’amabilité d’examiner pour nous ce passage, le texte syriaque ne porte rien de plus que le texte latin de Chabot, lequel calque fidèlement la syntaxe et le sens de la phrase originale : *mox* convient plutôt bien pour rendre le mot syriaque “*qalil*” (un peu), qui n’indique aucune temporalité précise, pouvant se traduire aussi bien par “un peu plus tard”, “après quelque temps”, “peu après”, ou encore “plus tard”.

22) Sur la Tétrapole (Antioche, Séleucie de Piérie, Laodicée sur Mer, Apamée de l’Oronte) cœur du dispositif urbain du royaume de Séleucos, Strabon, XVI 2 ; 4 ; 10. Appien, *Syr.*, 57. Justin, XV 4 ; 7 ; 8. - Cf. Seyrig 1970, et en dernier lieu Capdetrey 2011 : 64-71. Sur Edesse et Beroia, pareillement fondées par le dynaste, *ibidem* : 74 ; 71 (avec les sources et la bibl.). La mention de Pella peut apparaître curieuse, du fait de sa position excentrée en regard des autres cités. Il s’agit en effet vraisemblablement de Pella de Pérée, le cité de la Décapole palestinienne, proche de Césarée Maritime et qu’Eusèbe connaît fort bien (il rapporte dans l’*Histoire Ecclésiastique*, III, 5, 3, qu’elle fut le lieu d’exil de la communauté chrétienne de Jérusalem lors des révoltes de l’époque Néronienne) : cette familiarité explique sans doute sa présence sur cette liste.

23) Une interpolation est peu probable.

24) Helm 1956 : 127. Le passage de Jérôme est strictement identique à la version arménienne (vers 600) des *Chronici Canones*, à un détail près : le texte arménien omet Séleucie. Cf. la trad. (allemande) de J. Karst (1911 : 199).

25) L’auteur précise, dans la préface de sa quatrième partie, qu’il a utilisé Eusèbe pour la période qui court jusqu’à Constantin (p. 1 de la trad. de J. B. Chabot, 1895). Sur la question générale du legs eusébéen chez Ps. D., cf. Débié 2009 : 11-31 (cf. *supra* note 19).

26) *Ecloga Chronographica*, (Mosshammer 1984 : 330). La fondation d’Amida relatée par le Ps. Denys aurait été “oubliée” par le Syncelle, selon J.-B. Chabot (livre I : 37 avec la note 4).

27) Pas plus d’ailleurs que les chronographes postérieurs, le Chronographe Anonyme de Madrid (39,2), ou encore Georges Cedrenus (292, 9), également compilateurs d’Eusèbe. Il n’est pas certain que le moine de Zuqnin ait su le grec (dans ce sens, Yousif 2002 : 95) et il est même probable qu’il ne l’ait pas su (Débié 2009 : 18), mais il peut avoir eu connaissance d’une source syriaque dépendant d’un manuscrit grec. Il n’est même pas exclu que l’auteur ait pu utiliser directement, en l’espèce, une source syriaque plus ancienne : comme l’a montré Hervé Inglebert, une tradition historiographique proprement syriaque dépendant pour partie de sources gréco-romaines, (antérieures à l’œuvre d’Eusèbe) existait déjà au début du IV^e siècle. Cf. Inglebert 2001. Cf. également *infra* note 29.

28) Il est en tout cas probable que le texte de Ps. Denys n’est pas interpolé, puisque c’est un manuscrit du début du IX^e siècle (d’après les critères paléographiques) qui a été découvert dans le désert de Nitrin par J. Assemani (cf. R. Hespel, dans l’introduction à sa traduction française du second tome de la *Chronique*, CSCO 213, Louvain, 1989 : VIII).

29) P. 119 de la trad. Chabot (= p. 159 de son éd. du texte syriaque, *CSC /91/ Syr.43 T(extus)*, Louvain, 1949, cité par Débié 2009 : 18) : l’auteur y annonce la fin de son emprunt à Eusèbe, juste avant la relation de la fondation de Constantinople. Parmi ces “divers renseignements” figure assurément Jules l’Africain, auteur, au début du III^e siècle ap. J.-C., de la première chronique universelle chrétienne dont s’inspirera largement Eusèbe et dont il ne reste aujourd’hui que des fragments : on sait que cette chronographie était disponible en traduction syriaque. Sur la possibilité, enfin de sources elles-mêmes issues de sources classiques hellénistiques, cf. Débié 2009 : 18-21. Cf. également *supra* note 27.

Il faut, avant d'aller plus loin, fonder précisément l'interprétation de ce passage, moins évident qu'il n'y paraît. On peut en effet en proposer deux lectures assez différentes.

Si l'on suit au plus près la syntaxe des deux phrases, il apparaît que Séleucos Nikâtor, (*Seleucos aedificavit*...) est l'unique responsable de toutes les fondations énoncées, à l'instar de ce qu'énonce clairement Eusèbe. Le terme *qalil/mox* introduirait une simple nuance chronologique au sein du groupe des fondations du dynaste : le premier séleucide aurait fondé toutes ces villes ; Amida et Pella auraient été fondées "un peu plus tard" que les autres.

Mais se pose alors un problème de taille. Si de fait, comme l'attestent de nombreuses sources, les villes de la Tétrapole, avec Edesse et Alep/Beroia, furent bien instituées par Séleucos I^{er} – qu'il s'agisse de fondations *ex nihilo* ou de refondations importe peu ici –, il n'en est pas de même de Pella : la cité jordanienne de la Décapole, bien loin du domaine séleucide de l'époque, ne peut pas avoir eu affaire à Seleucos Nikâtor³⁰. Attestée par Etienne de Byzance comme une colonie d'Alexandre³¹ – sans doute une *katoikia*, une colonie militaire³² –, cette dernière ne semble devoir son destin de *polis* séleucide qu'à une action plus tardive, probablement, comme on va le voir, celle d'Antiochos le Grand dans le contexte de la cinquième guerre syro-égyptienne. A moins de considérer que notre Pella soit ici la cité d'Apamée, l'ancienne *Pharnakè* perse, fondée sous son nom macédonien par Antigone le Borgne avant

que le premier Séleucide ne la rebaptisât³³ : auquel cas il faut bien reconnaître que la cohérence – et l'information – du récit eusébien serait quelque peu ébranlée, l'adjonction d'un "*mox*" par le Ps. D. ne faisant qu'ajouter à cette confusion... Le fait que Jean Malalas fasse lui aussi de Pella une fondation de Séleucos, ne résout pas davantage le problème³⁴.

Nous nous trouvons donc dans une impasse : soit Pella est l'ancienne Apamée, et le récit d'Eusèbe suivi par Ps. D. est redondant et anachronique ; soit Pella est la cité jordanienne et dans ce cas l'information d'Eusèbe est tout simplement erronée.

Une deuxième lecture pourrait, nous semble-t-il, rendre sa cohérence à ce récit. Le décalage chronologique – "*qalil*" – qui introduit la deuxième phrase du Pseudo Denys pourrait tout simplement suggérer qu'il a voulu distinguer l'action du dynaste éponyme de celle de l'un de ses successeurs. C'est la raison pour laquelle il associe clairement Amida à Pella, repoussant ces deux dernières cités dans une temporalité commune, ce qui impliquerait de privilégier pour elles l'hypothèse d'une chronologie basse.

Le cas de Pella de la Décapole paraît clair : "libérée" par Antiochos III, lors de sa campagne triomphale contre Ptolémée V, la *Berenike* Lagide aurait été alors refondée³⁵. Pour ce qui concerne Amida, on pense inmanquablement à l'expédition d'Antiochos IV Epiphane (175-163)³⁶, lequel, un siècle et demi après le règne de Seleucos I^{er}, fonda "en Arménie", au dire d'Etienne de Byzance, cette '*Ἐπιφάνεια*

30) Malgré Appien (*Syr.* 57). En dernier lieu, cf. Cohen 2006 : 122 ; 266 avec la note 4. La limite méridionale de la "Séleucide" (Strabon, XVI, 2, 4-5), au confront du domaine Lagide, se trouvait alors à la hauteur d'Emèse.

31) *Ἐθνικά*, s.v. *Δίον* : fondée par le macédonien à l'instar de Dion en Coelé-Syrie. Il est difficile de faire ici le départ entre une réalité historique et une tradition érudite locale forgée de toutes pièces. M. Sartre (2001 : 116) pense que les deux villes auraient pu être des colonies militaires macédoniennes.

32) Sur la distinction à opérer entre une *katoikia* et une véritable *polis*, cf. Leriche 2003 : 178-179.

33) Sources et relation de la fondation d'Apamée dans Balty 2003 : 213-215. La première ville aurait été l'une des ces nombreuses *katoikiai* que les Diadoques ont installé comme points d'appui de leurs conquêtes. Selon J. D. Grainger (1990 : 45), "... these (pre-Seleukid) garrisons will have fluctuated in size and numbers, depending on the political and diplomatic situation, but some in least would have been permanent". Mais il faut insister sur le fait que les sources consignent seulement l'étape de la dernière fondation poliade pour désigner le nom de la cité, le filtre de la propagande dynastique étant évidemment décisif pour expliquer cette nomenclature dans une tradition littéraire très postérieure aux événements.

34) *Chronique*, 8, 203 : après avoir donné au village de *Pharnake* le nom d'Apamée, il le change dans un deuxième temps en Pella parce que ce nom aurait été celui de la *Tyché* d'Apamée (Séleucos étant lui-même originaire de Pella en Macédoine). Mais il ne faut pas oublier que Malalas est lui aussi tributaire d'Eusèbe, et qu'il peut avoir expliqué par une de ces anecdotes dont il est coutumier la singulière redondance de l'évêque de Césarée... Sur les imprécisions de Malalas et la réception de sa *Chronique* dans l'historiographie moderne, cf. Methivier 2006 : 156. En l'espèce, G. M. Cohen (2006 : 124 avec la note 5), émet des réserves sur l'assertion du chronographe byzantin.

35) Polybe, V, 70, 12 : le roi reçoit la reddition de la ville. L'archéologie semble confirmer, qui met en évidence un développement urbanistique rapide à partir du début du II^e siècle av. J.-C., moment où la ville déborde de son tell primitif (cf. McNicoll 1992 : 103-118).

36) Sur quoi, Will 1979-1982 : 352-354.

que M.-L. Chaumont a donc proposé d'identifier à notre cité³⁷. L'assertion du Pseudo-Denys pourrait donner un crédit supplémentaire à cette hypothèse. En effet, si les habitants d'Amida avaient voulu donner à leur cité une prestigieuse – mais fictive – hérédité, il paraît évident qu'ils auraient directement associé la fondation de leur ville à celle de la Tétrapole syrienne par Séleucos I^{er} plutôt qu'à l'action de l'un de ses successeurs. Quoique de ce point de vue non dénuée d'ambiguïté, la mention du Ps. D. n'affirme pas cela : l'auteur semble bien connaître – sinon, pourquoi cette nuance chronologique ? – qu'Amida n'a pas été fondée par Seleucos Nikâtor, pas plus que Pella. Or, le moine de Zuqin pouvait difficilement évoquer à cette occasion le nom d'Antiochos IV Epiphane, considéré dans la tradition testamentaire chrétienne comme l'un des archétypes pré-chrétiens de l'antichrist³⁸ : il aurait, à cet égard, obtenu l'exact contraire de l'effet recherché, plaçant l'histoire primordiale de sa cité sous de bien sinistres auspices³⁹...

Du coup s'expliquerait la syntaxe du Pseudo-Denys : ne pouvant mentionner l'action du souverain honni, il aurait inscrit dans sa deuxième phrase le nom d'Amida dans une continuité séleucide générique, avec Pella. Effaçant ainsi l'opprobre d'une fondation d'Epiphane, il associait Amida tout à la fois à la gloire du Diadoque et à celle d'Antiochos le Grand, lequel, à la différence de son fils, bénéficiait d'une réputation bien moins funeste, tant dans l'historiographie juive que chrétienne⁴⁰.

Si l'on suit cette deuxième lecture, tout porte alors à penser que Ps. D. est bien informé, qui distingue nettement dans sa liste les créations de

Nikâtor (la Tétrapole, Edesse et Haleb/Beroia) de celles, postérieures, de Pella de la Décapole et d'Amida en Mésopotamie. Il a inventorié dans l'ordre chronologique correct les fondations depuis Antigone le Borgne⁴¹ jusqu'à Antiochos III et, éventuellement, Antiochos IV, si ce n'est qu'Amida, placée avant Pella, aurait dû l'être après. Il y a en tout cas quelque cohérence dans ce texte et, en tout état de cause, nous ne voyons pas de raison majeure de douter de l'authenticité de son renseignement. Nous ne rangerons donc pas cette fondation royale d'Amida au catalogue des généalogies poliades fantaisistes.

Replaçons-nous brièvement dans le contexte politique de l'époque. Une fondation royale d'Amida apparaissait d'un intérêt tout-à-fait particulier pour Antiochos Epiphane, le dernier grand Séleucide : la ville offrait en effet le double avantage de constituer une tête de pont sur le Tigre et de commander à ce titre l'ancienne Route Royale qui donnait accès à l'Arménie, pour qui venait du domaine séleucide⁴². Or, dès 167 av. J.-C., la maîtrise de l'Orient était devenue vitale pour Antiochos, un roi affaibli dont l'empire, menacé de désagrégation pure et simple, se réduisait peu à peu comme une peau de chagrin. Son domaine occidental, déjà hypothéqué par les stipulations de la paix d'Apamée (188 av. J.-C.), était condamné à terme par la puissance romaine montante qui venait de le contraindre à renoncer à ses conquêtes égyptienne et chypriote : il lui fallait d'urgence consolider – sinon accroître – ses positions à l'Est de l'Euphrate, avant de rétablir l'ordre dans une *pars iranica* lointaine touchée de sécessions multiples, opération à laquelle les Romains ne voyaient aucun inconvénient du moment qu'elle

37) Epiphane s'activa particulièrement dans la région, qui refonda également en haute Mésopotamie la cité de Nisibe, dont une émission monétaire datée de son règne atteste le nom grec – Antioche de Mygdonie – après peut-être une première intervention d'Antigone le Borgne (Pline, *NH*, VI, 117, relate sa fondation par un certain Nikanor, "préfet de Mésopotamie" pour le compte du Diadoque), ou plus probablement de Séleucos I^{er}. Sur cette question disputée, cf. Capdetrey 2011 : 74 avec la note 139, et en dernier lieu Primo 2011 : 179-184, l'auteur conclut que les deux surnoms Nikanor/Nikator désignent le seul Séleucos I^{er}.

38) Rappelons que la répression de la révolte des Macchabées et les diverses profanations commises par le Séleucide dans le cadre de l'hellénisation forcée de la Judée lui valurent d'être l'un des personnages les plus honnis de l'histoire d'Israël. Les deux premiers livres des *Macchabées*, et le *Livre de Daniel* (7-8) faisant du roi "la bête terrifiante et stupéfiante..." et de son règne celui de la "petite corne" (8), sont partie intégrante de la tradition testamentaire chrétienne, qui inspirèrent par exemple Saint-Jérôme dans son *Commentaire sur Daniel*, (I, 11, 21, 12-13). Sur cette question, voir Badilita 2005 : 37-41, "Le livre de Daniel et la 'préhistoire' chrétienne du mythe, de Marc 13 à Justin".

39) Ce qui n'exclut évidemment pas la mention d'Epiphane dans les passages plus neutres de la *Chronique*, ainsi : 39, 40 et 41 (6^e guerre syrienne, expédition contre Jérusalem), conformément au texte des *Canons* d'Eusèbe.

40) On se souviendra que le roi avait accordé aux Juifs un statut favorable après sa victoire de Panion, en 198 av. J.-C. Même si cette mesure n'avait pas été renouvelée par la suite, la "charte" de Jérusalem (Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques*, XII, 138-144) valut au père d'Epiphane une réputation sans commune mesure avec celle de son fils.

41) Un peu plus haut, l'auteur fait mention de la première fondation d'Antioche par Antigone "roi de Syrie" (37, l. 20-21, conformément au manuscrit arménien des *Canons* d'Eusèbe : 198 de l'éd. Karst).

42) Cette route, qui, vue par Hérodote, allait "de la mer jusqu'au Roi" (V, 49-53), fut construite par Darius I^{er} pour relier Sardes à Suse. La plupart des spécialistes la font passer à Amida, soit qu'elle ait franchi là le Tigre, venant de l'Est, soit qu'elle soit venue de la haute Mésopotamie (Nisibe) et des monts du Masios. Cf. Chaumont 1986-1987 : 287-307, avec un rappel des principales hypothèses. M.-L. Chaumont propose en dernier lieu (307, fig. 9) deux itinéraires se rejoignant à Amida pour traverser le Taurus et gagner Kharpout en Sophène arménienne, puis Mélitène en Cappadoce.

éloignait le roi d'Antioche du théâtre des opérations méditerranéennes⁴³. A cette grande expédition de l'année 165, la récupération de l'Arménie – conquise par Antiochos III, mais où le satrape séleucide Artaxias s'était rendu indépendant après la défaite de ce dernier à Magnésie⁴⁴ – apparaissait comme un préambule indispensable. Elle passait par la main mise sur cette région du Haut-Tigre où Amida tenait une place stratégique⁴⁵. Le satrape arménien rentré dans le devoir⁴⁶, Epiphane prit d'ailleurs bien la route de la Perside... pour y mourir quelque mois plus tard...

M.-L. Chaumont⁴⁷ a localisé la bataille décisive opposant Epiphane à Artaxias, s'appuyant sur un fragment de Porphyre qui donne le lieu de campement du roi syrien suite à la bataille⁴⁸. Il s'ensuit que seules deux villes peuvent valablement candidater au titre d'*Epiphaneia* : Amida et Egil-*Ingila*, l'antique ville de Sophène, à quelque trente kilomètres au Nord de Diyarbakır, sur le cours supérieur du Tigre⁴⁹. Faute d'une source plus diserte, il était difficile de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre⁵⁰. La mention du moine de Zuqın nous semble aujourd'hui faire pencher le plateau de la balance plutôt en faveur d'Amida.

Il est bien évident que ces quelques réflexions n'autorisent pas, pour l'instant, de conclusion définitive. La mention de la Chronique de Zuqın peut se rapporter à une fondation de Séleucos I^{er}, d'Antiochos IV, voire d'Antiochos III ; elle peut tout aussi bien constituer une invention pure et simple, destinée à inscrire la ville dans une histoire prestigieuse. Nous conclurons *a minima* qu'elle peut tout du moins

participer d'un faisceau de convergences rapprochant la cité du Haut-Tigre d'une réalité hellénistique. A ce titre, elle mérite en tout cas d'être retenue.

Peut-on imputer une partie du plan urbain d'Amida à cette éventuelle fondation hellénistique ? Nous avons, dans une étude récente⁵¹, précisé l'extension qu'avait donnée A. Gabriel de deux urbanismes successifs à l'intérieur des remparts d'Amida⁵². Si l'on peut attribuer à la ville la plus récente une origine tardo-antique, vraisemblablement constantienne, il est plus difficile de fixer un *terminus a quo* au plan urbain précédent, qui fut au moins celui de la cité du Haut-Empire, et où nous localisons le théâtre⁵³. Une fondation hellénistique aurait en tout cas concerné ce plan urbain le plus ancien, dans la partie orientale de la ville actuelle, jusqu'à l'aplomb du Tigre.

Quand bien même le titre d'*Epiphaneia* se serait davantage traduit – faute de temps – par une distinction d'ordre honorifique que par la mise en œuvre d'un plan d'urbanisme, l'attribution d'un statut poliade hellénistique à Amida ne serait pas sans implications majeures sur l'histoire ultérieure de notre ville et de la Mésopotamie septentrionale. Elle rendrait déjà plus naturelle l'existence d'une cité d'importance sur le Haut-Tigre à l'époque romaine et expliquerait la mention de Ptolémée, redonnant à la ville d'Amida un peu de cette épaisseur historique que les sources semblaient, jusqu'à présent, lui refuser.

M.A. et A.P.

43) Sur tout ce qui précède, le contexte politique international, les visées romaines, l'état des satrapies Supérieures du royaume séleucide à cette époque, cf. Will 1979-1982 : 344-353.

44) Mittag 2006 : 51 *sq.*, 297-298.

45) Le contrôle d'Amida, que nous avons déjà conjecturé pour Trajan (Assénat et Pérez 2012b : 20-24), sera, des siècles plus tard, au cœur des préoccupations perses et romaines dans cette "perspective arménienne".

46) Diodore, XXI, 17 a. Appien, *Syr.* 45-46 ; 66 : Artaxias est fait prisonnier et ne recouvre la liberté qu'après avoir à nouveau reconnu la tutelle séleucide.

47) Chaumont 1993 : 435.

48) Porphyre *apud* Jérôme, *Commentaire à Daniel* (11, 44-45), (*Patr. Lat.* XXV, c. 573 = *Fr. Gr. Hist.*, éd. Jacoby, II B 260, frag. 56 : 1227-1228).

49) On ne s'étendra pas ici sur l'appellation *Arkesikerta* qui, chez Etienne, désigne le nom indigène d'*Epiphaneia*. Selon Marie-Louise Chaumont, cette appellation pourrait se rapprocher de celle de *Karkathiokerta/Arkathiokerta* que Strabon (XI, 14, 2) donne pour la capitale de la Sophène, et que l'on a souvent identifiée à Egil. Nous avons montré ailleurs (mémoire inédit), qu'Amida aurait pu être à une certaine époque la capitale de cette satrapie arménienne. On se reportera déjà à la discussion de Chaumont 1993 : 434 *sq.*

50) Sur *Epiphaneia* du Tigre, cf. Tscherikower 1973 : 82, qui ne se prononçait pas sur une localisation précise ("en Arménie"). Si en dernier lieu Mittag (2006 : 208 avec la note 108) fait d'*Epiphaneia* sur le Tigre l'une des étapes majeures de la marche triomphale du roi, il ne se prononce pas plus sur une localisation, se contentant de renvoyer à la double hypothèse de Chaumont (1993) : 203 avec la note 403. H. Waldmann et H. Pohlmann penchent, eux, pour Egil (Waldmann, Pohlmann *et al.* 1987). Notons cependant que la ville, un peu au nord d'Amida, ne se trouverait pas sur la Route Royale selon certains savants (Chaumont 1986-87 : fig. 2 ; 4) ce qui renforce selon nous à son détriment l'hypothèse Amida-*Epiphaneia*.

51) Assénat et Pérez 2012b : 10-15 avec la fig. 2.

52) Gabriel 1940 : 178-181 avec la fig. 142.

53) Assénat et Pérez 2012a.

BIBLIOGRAPHIE

- Assénat, M. et Pérez, A., 2012a : “Amida 1. Un théâtre antique à Amida”, *Anatolia Antiqua* XX : 147-155.
- 2012b : “Amida Restituta”, in Gasse, A., Servajean, Fr. et Thiers, Chr. (éds.), *Et in Aegypto, et ad Aegyptum*, Recueil d’Etudes dédiées à J.-C. Grenier, *CENiM*, Montpellier : 7- 52.
- Aujac, G., 1993 : *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe : connaissance et représentation du monde habité*, Paris.
- Badilita, C., 2005 : *Métamorphoses de l’Antichrist chez les Pères de l’Eglise*, Paris.
- Balty, J., 2003 : “A la recherche de l’Apamée hellénistique : les sources antiques”, *La Syrie hellénistique*, *Topoi* Suppl. 4 : 211-222.
- Baumgartner, K., 1931 : s.v. “Amida”, *RE* I : col. 1842.
- Burgess, R.W. et Witakowski, W., 1999 : *Studies in Eusebian and Post-Eusebian Chronography. 1. The Chronici canones of Eusebius of Caesarea: Structure, Content, and Chronology, A.D. 282-325 and 2. The Continuatio Antiochensis Eusebii: A Chronicle of Antioch and the Roman Near East during the Reigns of Constantine and Constantius II, A.D. 325-350*, Stuttgart.
- Capdetrey, L., 2011 : *Le pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d’un royaume hellénistique (312-129 av. J.-C.)*, Paris.
- Chabot, J. B. (éd.), 1895 : *Chronique de Denys de Tell-Mahré: quatrième partie*. Bibliothèque de l’Ecole des hautes études IV, Sciences historiques et philologiques 112, Paris.
- Chaumont, M.-L., 1986-87 : “L’Arménie et la Route Royale des Perses”, *Revue des Etudes Arméniennes* 20 : 287-307.
- 1993 : “Fondations Séleucides en Arménie Méridionale”, *Syria* 70 : 431-441.
- Cohen, G.M., 2006 : *The hellenistic settlements in Syria, the Red Sea basin and North Africa*, Berkeley.
- Débié, M., 2009 : “L’héritage de l’historiographie grecque”, in Débié, M. (éd.), *L’historiographie syriaque*, Paris (Etudes syriaques 6).
- Dilleman, L., 1962 : *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région, du V^e s. avant l’ère chrétienne au VI^e s. de cette ère*, Paris.
- Ebeling, E. et alii, 1922 : s.v. “Amida”, *Realexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie* I.
- Gabriel, A., 1940 : *Voyages archéologiques en Turquie orientale*, Paris.
- Glassner, J. J. [éd. et trad.], 2004 : *Chroniques mésopotamiennes*, Paris.
- Grainger, J.D., 1990 : *The cities of Seleukid Syria*, Oxford.
- Harrak, A., 1999 : *The Chronicle of Zuqnān, parts III and IV, A.D. 488-775*, translated from Syriac with notes and introduction by Amir Harrak, Toronto.
- Helm, R. (éd.), 1956 : *Die Chronik des Hieronymus. Hieronymi Chronicon*, Eusebius Werke 7, Berlin.
- Inglebert, H. 2001 : “Aphraate, le sage persan. La première historiographie syriaque”, *Syria* 78 : 179-208.
- Jones, A.H.M., 1983 : *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, rééd., Amsterdam.
- Karst, J. (trad.), 1911 : *Die Chronik aus dem Armenischen übersetzt mit textkritischem Commentar*, Eusebius Werke, V, GCS 20, Leipzig.
- Leriche, P., 2003 : “Europos-Doura hellénistique”, *La Syrie hellénistique*, *Topoi* Suppl. 4 : 171-191.
- Mango, C. et Scott, R., 1997 : *The Chronicle of Theophanes Confessor. Byzantine and Near Eastern History (A.D. 284-813)*, Oxford.
- McNicoll A.W., 1992 : “The Hellenistic Period”, in McNicoll A.W. et al.: *Pella in Jordan 2: the second interim report of the joint University of Sydney and the College of Wooster excavations at Pella, 1982-1985*, Sydney : 103-118.
- Methivier, S., 2006 : “La création des provinces romaines dans la Chronique de Malalas”, in Augusta-Boularot, S., Beaucamp, J. et al. (éds.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas II*, Paris.
- Mittag, P.F., 2006 : *Antiochos IV. Epiphanes. Eine politische Biographie*, Berlin.
- Mosshammer, A.A. (éd.), 1984 : *Syncellus, Georgius : Ecloga Chronographica*, Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Leipzig.
- Nau, F., 1896 : “Nouvelle étude sur la chronique attribuée à Denys de Tellmahré”, *Bulletin critique* 17 : 321-327.
- Nöldeke, Th., 1896 : Recension de l’édition par J.B. Chabot de la IV^e partie du Pseudo-Denys de Tell Mahré in : *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, X : 160-170.
- Paschoud, F., 1989 : “Se non è vero, è ben trovato : tradition littéraire et vérité historique chez Ammien Marcellin”, *Chiron* 19 : 37-54.
- Primo, A., 2011 : “Le surnom Nikanor de Séleucos I^{er}. Observations sur la fondation de Doura Europos et d’Antioche de Mygdonie”, *Antiquité Classique* 80 : 179-184.
- Sartre, M., 2001 : *D’Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV^e siècle av. J.-C.- III^e siècle ap. J.-C.)*, Paris.
- Seyrig, H., 1970 : “Séleucos I^{er} et la fondation de la monarchie syrienne”, *Syria* 47 : 287-311.
- Stückelberger, A. et Grasshoff, G., 2006 : *Ptolemaios. Handbuch der Geographie*, II, Bâle.
- Szuchman, J., 2009 : “Bit Zamani and Assyria”, *Syria* 86 : 55-65.

Tscherikower, V., 1973 : *Die hellenistischen Städtegründungen von Alexander dem Grossen bis auf die Römerzeit*, Princeton (réed.).

Waldmann, H. et al., 1987 : *Östlicher Mittelmeerraum und Mesopotamien : Wirtschaft, Kulte und Bildung im Hellenismus (330-133 v. Chr.)*, Tübinger Atlas des Vorderen Orients, B v. 5., Wiesbaden.

Will, E., 1979-1982 : *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, 2^e éd., T. 2, Nancy.

Yousif, E.-I., 2002 : *Les Chroniqueurs Syriaques*, Paris.

TABLE DES MATIERES

Veli BAKHSHALIYEV et Abbas SEYIDOV, New findings from the settlement of Sadarak (Nakhchivan-Azerbaijan)	1
A. Semih GÜNERİ, Three flange hilted bronze daggers from Konya Karahöyük	23
Ergün LAFLI, Gülseren KAN ŞAHİN et Sami PATACI, Iron Age ceramics from Southwestern Paphlagonia	33
Dominique LANGIS-BARSETTI, Results of the 2011 geophysical survey at Kerkenes Dağ, Central Anatolia	69
Olivier CASABONNE, Stéphane LEBRETON et René LEBRUN, Notes Ciliciennes	87
Anton BAMMER, Luc MOENS et Ulrike MUSS, The geological background of the architecture in the Artemision of Ephesus	93
Guy LABARRE, Mehmet ÖZSAİT, Nesrin ÖZSAİT et İlhan GÜCEREN, Trois sites pisidiens : Kapıkaya, Sivritaş, Damla Asarı	103
Catherine SALIOU, La Porte des Chérubins à Antioche sur l'Oronte et le développement de la ville	125
Martine ASSENAT et Antoine PEREZ, Amida 2 . Un forum à Amida	135
Martine ASSENAT et Antoine PEREZ, Amida 3. “ ’Επιφάνεια... κατά Τίγρις ” : une fondation hellénistique à Amida ?	159
Oğuz TEKİN, Weights of Cyzicus in Athens Numismatic Museum	167
Oğuz TEKİN, Weights in the collection of Anamur Museum	175
Michela ZANON, Tyana/Kemerhisar (Niğde): Glass bracelets of the Byzantine and Islamic period	181

CHRONIQUES DES TRAVAUX ARCHEOLOGIQUES EN TURQUIE, 2012

Dominique BEYER, Françoise LAROCHE-TRAUNECKER, Julie PATRIER et Aksel TİBET, Zeyve Höyük – Porsuk : rapport préliminaire sur la campagne 2012	201
Jean-Charles MORETTI, avec la collaboration de Nicolas BRESCH, Isabel BONORA et Olivier RISS, Claros, le Temple d'Apollon : travaux réalisés en 2012	235
Stéphane VERGER, Rosella PACE et Vincent JOLIVET, La fouille du Kelebek Tepe, un grand tumulus tardo-archaïque dans la nécropole nord de Kymè d'Eolide. Activités de la Mission archéologique française en Eolide en 2012	245
Abdülkadir BARAN, 2012 Survey of Thera in Karia	261
Olivier HENRY, Lars KARLSSON, Jesper BLID, Ragnar HEDLUND, Baptiste VERGNAUD, Pontus HELLSTRÖM, Thomas THIEME, Agneta FRECCERO, Elifnaz DURUSOY, A. Gülriz BİLGİN-ALTINÖZ, Fatma BAĞDATLI-CAM, Axel FREJMAN et Pascal LEBOUTEILLER Labraunda 2012 – Rapport préliminaire	285